

*Je voudrais rappeler le message essentiel de tous
les travaux de ma discipline : les cinq milliards
d'hommes qui peuplent aujourd'hui la Terre ont,
tous, la même origine, animale, tropicale, africaine.
Quelle que fut leur histoire, ils sont tous frères.*

Yves Coppens

*Le déluge frappa la terre pendant quarante jours. L'eau grossit
et souleva l'arche, et celle-ci s'éleva au-dessus de la terre.
L'eau monta et grossit beaucoup sur la terre, et l'arche flotta
à la surface de l'eau. L'eau augmenta de plus en plus et toutes
les hautes montagnes qui sont sous le ciel tout entier furent
recouvertes. L'eau monta de sept mètres et demi au-dessus
des montagnes, si bien qu'elles furent recouvertes. Tout ce qui
vivait sur la terre expira, tant les oiseaux que le bétail et
les animaux, tout ce qui pullulait sur la terre et tous les hommes.
Tout ce qui avait un souffle de vie dans ses narines
et qui se trouvait sur la terre ferme mourut.*

Le Déluge (Genèse 7,1-24)

Ils étaient 300

L'éclat dans leur regard, quand ils ont franchi le dernier kilomètre qui les séparait de la ville. Tous immobiles, les yeux braqués sur l'horizon, contemplant en silence les murs d'un monde nouveau, celui dont on nous dit qu'il nous offre tout, ce monde aux multiples richesses qui ne mourra jamais. 300 paires de jambes, 300 paires de pieds, hommes, femmes, enfants, 300 cœurs qui battent d'un espoir démesuré, face à une foule incapable de plaquer des mots sur cette étrange lueur qu'on lit dans leur regard. C'est de cela qu'on se souviendra toute notre vie, l'éclat noir de ces prunelles comme des phares au milieu de la nuit, cette vie qui sue sang et eau le long des tempes et des aisselles, parcourant le chemin balisé de la colonne vertébrale. Cette vie qui n'est rien d'autre qu'un courant électrique actionnant les genoux et les mollets, allons, marchons, toujours plus loin, à la recherche de ce lointain trésor qu'on cache à notre vue : l'eau. L'espoir, ce fol espoir qui prend racine au cœur même de la vie, là où les femmes allaitent, là où les hommes charrient la terre en suppliant le ciel de donner au moins quelques gouttes de pluie. Cet espoir immense en la chance d'un autre destin, d'une opportunité, où tout sera aussi facile que le fait de tourner le robinet d'eau froide. Et boire.

Boire jusqu'à plus soif cette foi en la vie retrouvée. Boire le calice jusqu'à la lie qui se nomme *l'espérance en notre humanité retrouvée*. Cet espoir dégoulinait le long des trottoirs, dans leurs yeux écrasés de fatigue et de contentement. Ça y est, nous y sommes, dans ce monde où nous apportons nos propres couleurs.

Ils étaient assis, le long des routes qu'on leur avait assignées. Les yeux tournés à l'intérieur d'eux-mêmes. L'âme un peu vaste des nombreux chemins empruntés, de douleur, de soif et d'impatience. Attendre ici, quelques heures, bâtir un camp de fortune pendant quelques jours, le temps de savoir où aller, où se rendre exactement, où construire sa vie dans cette partie de monde qu'on ne connaît que par très lointain ouï-dire. Être prêt à tout endurer, du moment que la gorge, enfin, est comblée de ce qui vous a toujours manqué : l'eau. Ils étaient 300 que tout le monde regardait avec effarement, les bras ballants, les mains repliées sur les listes d'épargne, les fiches de renseignements à distribuer, les paquets de gâteaux comme une hostie après l'absolution, parce qu'on ne savait pas, à ce moment-là, que ce qu'ils nous enviaient, ce n'étaient pas nos biscuits fourrés au chocolat et nos paquets de Petits Beurre, ce n'étaient même pas nos sandwiches jambon-beurre et nos parts de pizza froides : c'étaient nos verres d'eau qu'on n'avait pas encore eu le réflexe de distribuer, tant nous pensions que c'était la faim qui primait. Comment aurions-nous pu savoir que la force de leur haine et de leur amour, toute la cristallisation de leurs espérances et de leurs plus grands renoncements ne tenaient qu'à ces verres d'eau dont ils rêvaient quotidiennement. Ils ont regardé nos biscuits, qu'ils ont pris avec reconnaissance mais avec réserve. C'est alors que l'un d'eux a pointé le doigt vers la tasse que tenait l'un des nôtres dans ses mains ; d'un geste précis du pouce, il a désigné l'intérieur de sa gorge. Nous étions là, nos regards plongés dans ces 300 regards en face de nous,

réalisant tout à coup ce que chacun pense en silence sans jamais se rendre compte qu'il le sait, traitant bêtement l'information comme une chose non importante à classer : certains êtres humains sont capables de parcourir des milliers de kilomètres, d'embrasser les saisons et les climats, entassés dans leurs habits de fortune, pour boire. Simplement boire.

Nous n'avions pas prévu assez d'eau, il fallait qu'ils marchent encore un peu jusqu'au centre d'hébergement. Un immense gymnase que nous avons aménagé rien que pour eux, sous les bravos et les huées de gens qui se scindent toujours en deux clans opposés. Les indécis, eux, prenaient des photos, pour avoir le temps de réfléchir à cette masse humaine qui venait de débarquer et avec laquelle il faudrait dorénavant composer : étaient-ils gentils, étaient-ils méchants, pour quelles raisons, exactement, tout quitter pour venir jusqu'ici, s'enterrer parmi nous qui n'avions sans doute pas grand-chose à offrir. 600 épaules basses ont décidé de se relever pour nous suivre au centre. Couvertures, matelas, radiateurs d'appoint, nous avons même pensé aux jeux de société. Nous comprenions d'un coup que la chose à préparer, que le trésor ultime qu'ils demandaient, c'était de sentir l'eau couler dans leur gorge et dans la paume de leurs mains. Ils étaient 300 à se suivre en file indienne, à marcher aussi sereinement que nous étions fatigués, scrutant du regard chaque centimètre carré de Cartimandua. La Terre promise, ce tout petit pays industrialisé qui avait construit une des plus grandes citernes au monde. Ce pays de rien du tout, qui, sans le savoir, abritait un immense trésor envié par des milliers de gens à l'autre bout de la planète : une quantité d'eau à en perdre la raison. Les badauds suivaient la file à distance respectable sans savoir pour quelle raison nous choissions de leur faire faire un petit détour avant d'arriver au gymnase. Mais nous savions ce qui ferait briller leurs

yeux, nous savions qu'après avoir vu cela, un sentiment de plénitude envahirait leur cœur, et qu'alors, nous aurions réussi notre pari.

Nous avons donc bifurqué à gauche, quelques dizaines de mètres avant d'arriver au gymnase. Devant la foule compacte qui venait de stopper net, nous pouvions lire, écrit sur une immense façade blanche qui mangeait la quasi-totalité de la rue : *Citerne d'eau Aquanéro*. Il fallait voir leur corps se tendre jusqu'à l'extrême pour espérer apercevoir le sommet de la Grande Citerne, la nuque déployée pour voir le ciel comme dans l'attente d'une divinité qui viendrait leur baiser le front. Une petite fille en particulier, Karole, ainsi qu'on l'apprit plus tard, oublia jusqu'à la présence de ses parents qui la tiraient par les manches, fascinée par ce qu'elle finirait par considérer comme sa deuxième maison. Il faut n'avoir jamais senti la morsure de la soif, jusqu'à la sensation d'évanouissement, pour ne pas comprendre comment Karole, en cet instant précis, s'apaisa au point de réussir encore à courir. Du bout de ses doigts, avant que son père et un bénévole ne la rattrapent, Karole toucha la façade blanche, son Eldorado, la fin de la course et des espérances tronquées. Jagu, qui avait fait partie du premier voyage quelques années auparavant, alors qu'ils n'étaient qu'une toute petite vingtaine qui n'avait rien osé demander, s'est approché d'elle et l'a prise dans ses bras.

– Tu sais ce qu'il y a, là-dedans ?

– Je ne suis pas sûre.

– De l'eau. De l'eau pour que plus jamais tu n'aies soif.

Alors Karole eut encore la force de laisser sa salive s'épaissir, juste avant d'entrer dans le gymnase. *De l'eau pour que plus jamais tu n'aies soif*. Elle prit la petite bouteille qu'on lui tendit et après avoir bu, elle alla jusqu'à passer son index sur la pointe de ses lèvres, pour recueillir la dernière goutte, la plus luxueuse d'entre toutes, celle qui te caresse la peau sans aucune autre volonté que de t'accorder la volupté de la vie.